

# LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

« *Ce que tu cherches te cherche déjà.* »

Djalâl ad-Dîn Rûmî



Les frères Forman sont repartis pour de nouvelles aventures scéniques ! Cette fois, ils s'inspirent de l'œuvre du mystique persan Farid al-Din Attar (1145-1221). Cette histoire allégorique met en scène une communauté d'oiseaux qui sont partis à la recherche de leur roi afin de restaurer la paix et la tranquillité dans le monde.

Le spectacle, conçu pour évoquer la quête de soi, développe son propre langage scénographique, basé notamment sur la force des images et de l'atmosphère. L'espace scénique, toujours en mouvement, est conçu pour renforcer la fusion entre scène et spectateurs. Outre des techniques traditionnelles telles que les costumes, les marionnettes et les masques, la scénographie, particulièrement originale, intègre des projections de grand format.

Enfin, la troupe réunit des comédiens et des danseurs issus des quatre coins du globe afin de créer, grâce à leurs compétences, aux langues qu'ils parlent et à leurs couleurs de peau, une image multiple de cette communauté des oiseaux qui rappelle tant le monde des humains.

*Mise en scène* : Petr Forman

*Scénario* : Ivan Arsenjev, Petr Forman, Jean Claude Carrière

*Création plastique* : Josef Lepša

*Costumes* : Kateřina Štefková

*Musique* : Simone Thierrée

*Producteur exécutif* : Pavla Kormošová

*Conseiller littéraire au sujet d'Attar* : Nora Sequardtová

*Intervenants* : Jan Cina, Elena Fokina (Russie), Manuel Ronda (Italie), Daniel Raček (Slovaquie), Horacio Macuacua (Mosambique), Rob Hayden (USA), Milan Herich (Slovaquie), Paola Madrid (Mexique), Petr Forman, Marek Zelinka, Veronika Švábová, Miroslav Kochánek, Zuzana Sýkorová, Ivan Arsenjev, Petr Horký, Philippe Leforestier, Ondřej Dědeček, Hana Rabenhauptová, Ivan Zobák Pelikán

En passant dans le couloir qui mène au chapiteau, les spectateurs reçoivent un masque de carnaval orné de plumes, puis se retrouvent plongés dans un monde qui rappelle un vieux marché persan. Ils traversent une sorte de petite place où flotte un parfum agréable et résonne une douce musique, des tapis persans sont suspendus au-dessus de leur tête et, en sourdine, ils entendent une voix qui lit en persan la première partie du poème *La Conférence des oiseaux*. Ils passent également tout près d'un labyrinthe éclairé au centre et à travers lequel déambule le Sage derviche, l'air concentré. Les ouvriers, vêtus de costumes de pauvres derviches, font asseoir les spectateurs sur les gradins. Grâce aux masques qu'ils portent sur le visage, ils se transforment en une communauté d'oiseaux bariolés. Attar l'oiseleur parcourt également le marché. Dans les cages attachées sur son corps volètent des oiseaux vivants qu'il exhibe pour les vendre et pour divertir les gens.

Dès que le public est assis, le Roi apparaît sur la galerie. Il observe ce qui se passe autour de lui d'un air hautain puis jette quelques piécettes, juste pour le plaisir. Lorsque l'un des derviches tente de les ramasser, le Roi le fait arrêter et punir cruellement par deux hommes d'armes. Seul Attar échappe à sa volonté.

Le Sage derviche atteint le centre du labyrinthe et effectue une danse rituelle en tournant autour de son axe. Attar se plaint à lui : voulant donner aux gens de la joie et de la beauté, il a parcouru le monde entier pour constater qu'en fin de compte, partout, seuls le mal et la destruction finissent par l'emporter. Le Sage derviche lui répond qu'il doit continuer de chercher inlassablement le véritable sens des choses, et surtout un vrai guide, un roi capable de rendre le monde meilleur. Il faut qu'il se débarrasse de tout le superflu et commence son pèlerinage. Une fois que le Sage derviche a fini de parler, il s'envole et disparaît. Une plume noire descend jusque dans la main d'Attar et la lumière s'estompe.

Les tapis persans accrochés au plafond disparaissent et, au-dessus de l'endroit où le labyrinthe était éclairé, descend un cylindre transparent : une volière faite de tissus et de matériaux naturels. C'est le monde des oiseaux. À l'intérieur, ses habitants vivent comme dans un refuge : la Chouette, le Perroquet, le Moineau, l'Épervier, la Colombe et le Canard. Peu à peu, ils s'enhardissent et se glissent parmi les spectateurs, qui, avec leurs masques d'oiseaux, évoquent la « conférence des oiseaux ». Les oiseaux se mettent à défiler devant eux pour montrer leur beauté et leur singularité.

Mais lorsque apparaît la Huppe, le plus sage des oiseaux, et qu'elle jette une poignée de graines parmi eux, ils se disputent farouchement pour se les accaparer. Voyant leurs chamailleries et leur superficialité, la Huppe est triste. Elle les encourage à aller chercher un nouveau roi, Simorgh, qui réside par-delà le mont Qaf. Lui seul pourra apporter la paix à leurs âmes et leurs vies. Méfiants, les oiseaux ne croient pas en l'existence d'un tel personnage. Afin de prouver ses dires, la Huppe leur montre alors une plume noire de Simorgh. Les oiseaux la regardent avec étonnement, mais refusent catégoriquement d'entreprendre le voyage. À nouveau, ils se disputent entre eux, révélant leur caractère et leur attitude (le Perroquet est égocentrique, l'Épervier belliqueux, le Moineau lâche, etc.). Des relations, des sympathies et des animosités entre oiseaux se dessinent. (*La Huppe parle français tandis que les autres oiseaux, représentés par des danseurs et des acteurs de différents pays, parlent leur propre langue. Leur texte apparaît, traduit, sur des sous-titres calligraphiés dans le style arabe ancien*).

Pour mieux montrer aux oiseaux toute la bêtise de leur comportement, la Huppe leur raconte des histoires qui correspondent à leur caractère et à leurs arguments. Derrière la paroi qui fait face au public, en ombres chinoises, des silhouettes apparaissent et s'animent progressivement. La première histoire est celle d'un Esclave à qui le Roi offre une précieuse cape, mais qu'il fait exécuter lorsque l'Esclave essuie la sueur de son front sur la manche du vêtement. L'histoire suivante parle d'un autre Esclave qui porte sur sa tête une pomme servant de cible lorsque le Roi s'exerce au tir à l'arc. Quand le Roi rate la pomme et blesse l'Esclave, il en rejette la faute sur ce dernier et le fait décapiter.

Les oiseaux réagissent vivement aux histoires, ils en parlent entre eux. Certains se laissent convaincre par la Huppe, d'autres refusent de changer d'avis et de partir. Le Canard ne veut pas renoncer à l'eau dans laquelle il est si heureux, la Chouette possède ses pierres précieuses... Presque tous les oiseaux ont une bonne raison de vouloir rester dans leur petit monde. Peu à peu, d'autres oiseaux apparaissent : le Paon gonflé d'orgueil, avec son magnifique plumage et ses pattes ridiculement courtes, ou encore la Pie, qui ne manque jamais une occasion de s'emparer du bien d'autrui. Elle est particulièrement attirée par les pierres précieuses sur lesquelles veille la Chouette.

Au moment où les oiseaux semblent sur le point de partir, le Rossignol fait hésiter tout le monde : il a voué sa vie entière à l'amour, qu'il place au-dessus de tout. La Huppe lui raconte alors l'histoire d'un Derviche qui tombe amoureux d'une belle princesse et interprète à tort son sourire comme une marque d'affection. Il lui faut ensuite des années de tourment pour découvrir qu'il ne s'agissait pas d'amour mais de pitié et de mépris. (*Cette histoire se joue également derrière la paroi, en ombres chinoises animées*). Les oiseaux finissent par se laisser convaincre et prennent leur envol pour la première fois. Seuls le Canard et le Paon restent au sol. Un horizon lointain s'ouvre sur toute la paroi frontale de la scène (*projection / animation*), le vol des oiseaux étant mis en valeur par le mouvement de l'image. (*La pièce se déplace en partie sur la plate-forme supérieure, derrière l'écran de projection. Plusieurs oiseaux sont suspendus dans les airs, d'autres se déplacent sur l'image, en formation changeante*). C'est un sentiment magnifique, libérateur, et la majesté enivrante du vol submerge tout le monde. Le paysage en contrebas est coloré et accueillant. Les oiseaux, curieux, interrogent la Huppe à propos de Simorgh.

Première nuit dans le désert. Les oiseaux dorment dans une grotte sombre. Solitaire, la Huppe lève les yeux vers les étoiles pour trouver la force de poursuivre le voyage. Loin à l'horizon, des éclairs rouges à peine perceptibles apparaissent, accompagnés de notes de flûte mélancoliques. Une affection réciproque naît entre la Colombe et le Rossignol. Lors de leur rendez-vous nocturne, ils croisent la Chauve-souris. Suspendue la tête en bas, accompagnée de plusieurs autres chauves-souris, elle cherche le soleil, ignorant qu'il est impossible de le trouver dans l'obscurité dans laquelle elle vit. Pourtant, elle reste aveuglée par sa propre vanité et son incapacité à voir au-delà de son propre horizon.

Le lendemain, le paysage se transforme en désert, et la douceur laisse place à une chaleur torride. (*Le type d'images projetées change, les couleurs vives s'effaçant au profit d'images plus brutes et plus abstraites*). Bien que la Huppe tente d'encourager les oiseaux, ces derniers souffrent de la fatigue et de la soif, et certains sont envahis par un sentiment de faiblesse et d'impuissance. Le Faucon vole in extremis au secours du Moineau épuisé. La Pie est tellement alourdie par les richesses qu'elle a volées, notamment les pierres précieuses de la Chouette, que ses forces l'abandonnent et qu'elle s'écrase au sol. Au cours de la deuxième nuit, les éclairs rouges réapparaissent à l'horizon, accompagnés des notes de flûte. Les oiseaux fatigués prennent place dans une sorte de nid géant. Il s'avère bientôt qu'il s'agit de la barbe interminable d'un homme sauvage, l'Hermite, qui vit dans le désert depuis si longtemps que son corps ne fait plus qu'un avec le sable.

Il raconte aux oiseaux comment il a tout perdu, y compris son fils, à cause de son amour insatiable pour les aubergines. Il est alors parti dans le désert pour trouver le rapport entre les aubergines et la tête coupée de son fils, mais n'a rien trouvé. « C'est parce que tu cherches des rapports là où il n'y en a pas, et que tu n'es tombé amoureux que de ton chagrin, » lui explique la Huppe. Et, lorsque l'Hermite commence à s'arracher la barbe, furieux, les oiseaux se moquent de lui : « Maintenant, tu ne penses plus qu'à ta barbe ! »

Le jour suivant, les oiseaux s'envolent pour la troisième fois. (*L'images du paysage animé prend la forme de structures abstraites, les couleurs ont presque disparu*). Ils sont en proie à la confusion et la mélancolie, leurs corps tremblent d'épuisement et ils sont obligés de s'entraider pour continuer. Leurs relations sont mises à l'épreuve et ils ont perdu une grande partie de leur beauté extérieure. Il faut beaucoup de force à la Huppe pour parvenir à persuader les oiseaux de poursuivre leur voyage.

À leur grande surprise, ils rencontrent un Oiseau-marcheur solitaire. Ils apprennent qu'il a atteint l'extrémité du désert, fait demi-tour et qu'il revient sur ses pas. Il n'a plus ni la nécessité, ni la motivation de continuer. Ce qu'il a vu et ce qu'il a fait lui suffit. Il n'a plus aucun désir de perfection, il a accompli tous les objectifs qu'il s'était fixés. Le Rossignol, qui interroge en détail l'Oiseau-marcheur sur ses pérégrinations, décide finalement de se joindre à lui et de prendre le chemin du retour. Il a du mal à se séparer des autres oiseaux, surtout de la Colombe. Au cours du voyage, les deux oiseaux ont certes trouvé l'amour, mais le Rossignol ne peut plus continuer.

La nuit tombe, accompagnée d'une violente tempête. Le vent et la pluie absorbent les ultimes forces des oiseaux. Ils sont saisis par la peur de la mort, réduits à lutter pour leur survie. Au milieu des éclairs rouges et du tonnerre, le Héron tombe au sol, inerte. La foudre révèle qu'il git au milieu d'une multitude de corps d'oiseaux morts ou agonisants. Des fragments d'ailes et de becs émergent. Le monceau de chair, presque immobile au départ, s'anime progressivement pour finalement engloutir le héron affaibli dans un mouvement presque amoureux. Le son de la flûte mystérieuse devient de plus en plus effrayant.

Terrorisés, les autres oiseaux cherchent à se protéger de la tempête et trouvent refuge où ils peuvent. Contre toute attente, le Rossignol revient et se joint à la Colombe. Le Vieillard, un homme à l'aspect menaçant, apparaît alors, et, d'une voix forte, se moque de la Huppe et de ses propos apaisants sur la mort. Qu'en sait-elle, au juste ? Si les oiseaux veulent vraiment continuer leur voyage, ils doivent abandonner tout ce qu'ils ont, car ils n'auront plus besoin de rien là où ils vont. Le Vieillard, lui, en sait long : il a vu de ses yeux la mort et la renaissance du Phénix.

Racontée par le Vieillard, l'histoire du Phénix prend alors vie sous les yeux des oiseaux épuisés. Au terme d'une vie de milliers d'années, le Phénix édifie un nid dans lequel il s'éteint dans la douleur. De son dernier battement d'ailes jaillit une flamme qui le réduit en cendres. Mais un nouveau Phénix, un nouvel espoir renaît alors de ses braises. Tandis que le Vieillard prononce ces mots, un gigantesque Phénix rouge, au long bec percé de trous, apparaît dans les airs, émettant les fameuses notes de flûte. Il s'envole en déployant des ailes de plusieurs mètres d'envergure, qui sont portées par des oiseaux morts (*une marionnette*). Lorsque sa lueur s'estompe et que les ailes enflammées disparaissent, un nouvel horizon s'ouvre derrière eux et le Phénix renaissant (*marionnette, projection - animation*) s'envole.

La Huppe et les autres oiseaux scrutent l'horizon dans l'espoir d'avoir enfin atteint leur destination et de voir le mont Qaf. Mais la Huppe achève de les décourager. Ce n'est qu'à présent qu'ils vont devoir affronter la partie la plus difficile de leur périple : le pèlerinage des sept vallées. Le désert n'était qu'un simple prélude, la vraie douleur commence ici et aucun de ceux qui ont franchi les sept vallées n'en est encore revenu. La peur s'empare des oiseaux, qui sont dans un état pitoyable, et certains désirent faire demi-tour. Mais la Huppe les exhorte à persévérer : ils seront finalement récompensés pour leur courage et perceront les mystères les plus profonds.

La première vallée est celle de la recherche. Elle est suivie par les vallées de l'amour, de la connaissance, du détachement, de l'unité, de l'émerveillement et de l'anéantissement absolu. Les oiseaux se retrouvent soudain dans un lieu très différent. Il est dépourvu de signes et de dimensions claires et nettes ; tout est insaisissable et trompeur. Il ne s'agit pas d'un voyage à travers le monde réel, mais d'un pèlerinage spirituel dans lequel les vallées se fondent en un seul courant continu. (*Le plateau supérieur est entouré de parois convergentes qui sont constamment en mouvement, se déformant étrangement à chaque vallée successive. La surface des murs est animée par des projections de peintures abstraites et un puissant flux de lumière aveuglante augmente progressivement à l'horizon*).

Les oiseaux sont amenés à franchir ensemble certains passages, tandis qu'à d'autres, ils doivent affronter un processus de transformation solitaire, une danse minimaliste dans laquelle ils semblent se

perdre et se libérer de tout fardeau intérieur. Leurs ailes, autrefois magnifiques, ne sont plus que de misérables lambeaux ; leurs corps ont perdu leur couleur et leur caractère d'oiseau et ressemblent davantage à ceux d'êtres humains. À la fin, il ne reste plus rien, sinon le silence et des êtres dépouillés de leur ego : une sorte de mort mentale symbolique.

Lorsque les oiseaux émergent des vallées, ils sont à bout de forces : misérables, vidés, épuisés. La lumière éblouissante vers laquelle ils se dirigeaient s'éteint et tout plonge dans l'obscurité. Depuis le plateau supérieur, vers lequel ils lèvent des yeux pleins d'espoir, un grand Corbeau noir descend vers eux : le gardien du mont Qaf. Celui-ci se moque de leurs prières par lesquelles ils demandent qu'on les conduise jusqu'à Simorgh, et n'a aucun égard pour leurs souffrances et leurs sacrifices. Il finit par les chasser sans vergogne : « Il n'y a pas de Simorgh ici, partez ! » Les oiseaux n'ont plus rien, ils ne désirent plus rien, ils se contentent de se taire et d'être. Résignés, ils s'allongent sur le sol comme pour se préparer à mourir. Ils s'unissent alors en un seul être dénué d'émotions.

Soudain, un mince rai de lumière semble briller, fugitif, sous leurs pieds. Lorsqu'ils se lèvent pour faire place à la lumière, un labyrinthe de dessine, celui que le Sage derviche parcourait au début du spectacle. Puis le labyrinthe s'élève lentement jusqu'à former un mur entre eux et le public. À travers sa surface lumineuse, on peut voir l'expression de stupeur des oiseaux. Lentement, la surface pivote vers les spectateurs, qui se voient eux aussi dans le miroir et comprennent, comme les oiseaux-pèlerins, qu'il n'y a pas de Simorgh. Ils sont eux-mêmes Simorgh et Simorgh est eux-mêmes, et jamais il n'en a été autrement. Tant qu'ils cherchent leur roi, ils le portent en eux et ne pourront le trouver nulle part ailleurs. À ce moment, la Huppe reprend en un clin d'œil sa forme originelle, celle d'Attar l'oiseleur, et explique à tout le monde ce mystère en quelques phrases limpides (*avec un peu de chance, au moins une partie du public porte encore un masque d'oiseau sur son visage à cet instant*).

Les oiseaux disparaissent lentement derrière le miroir et se transforment en un essaim qui s'éloigne vers l'horizon (*projection – animation sur le plateau supérieur*). Ils décrivent encore quelques cercles dans le ciel et disparaissent, laissant derrière eux en guise de trace une inscription calligraphiée : « Tout ce que tu as dit, tout ce que tu as entendu, tout ce que tu as su et tout ce que tu as vu n'était rien d'autre, depuis le début, qu'une simple histoire. »